

L'ÉQUILIBRE DU SAVOIR MYSTIQUE

La Connaissance mystique conduit l'adepte par d'innombrables détours vers une vérité de moins en moins approximative peut-être, mais cependant bien entachée toujours de relativité. Du reste, comme le dit Sédir¹, s'imaginer que l'on créera « la religion future » en ressuscitant des cultes disparus, en revivifiant les dogmes pétrifiés ou les sacerdoce vieilliss, ou encore en revêtant de terminologies orientales les théories d'Ibsen et de Nietzsche, c'est une naïveté et une illusion.

Ces chercheurs, à qui souvent la science positive ni la loi ecclésiastique n'ont rien donné, épiloguent leur vie durant sur d'abstraites formules ; heureux si, au bout de vingt ou quarante ans d'études, ils s'aperçoivent que les mystérieux symboles, les arcanes hiératiques, les rites occultes ne voilent que des vérités de simple bon sens, de claire et saine raison et que l'homme du peuple sent d'instinct, parce que dans le cœur humain est gravée toute la Loi du monde et toute l'énigme du trop fameux Grand Arcane. Il suffit de débarrasser cette Lumière intime et innée des scories et des cendres que nous accumulons en nous-mêmes.

Quelqu'averti que soit un enquêteur, il ne peut apercevoir des personnages qu'il étudie qu'une apparence plus ou moins profonde ; d'autre part l'étrangeté de certains travaux ou l'originalité d'un grand nombre d'intuitions provoquent dans le public cultivé une méfiance instinctive. Un coup d'œil sur l'histoire de la philosophie moderne montre la logique inconsciente du goût qui porte aujourd'hui le public vers le Mystère.

La science reconnaît d'elle-même ses bornes que fixent, en somme, nos facultés de perception. Les Églises ne peuvent pas suivre l'esprit moderne, sous peine de se vouer

¹ Voir Sédir : Initiations 2^e édit. XXIX *in fine*.

à des changements incompatibles avec l'idée de révélation ou de faire une alliance trop étroite avec le rationalisme.

On s'est jeté à l'extrême limite du matérialisme ; il est logique qu'on se retourne à l'autre excès du spiritualisme. Autrefois les savants faisaient deux cases : la science rationnelle et les choses de la foi. Les modernes ont supprimé celles-ci et, comme la science les amène à un vide, comme il y a en l'homme autre chose que la raison, on cherche – toujours en se passant de Dieu, ou tout au moins en le reléguant à une place toute métaphysique – à combler ce vide par des essais et des observances basées sur le merveilleux et, disons le mot, sur la superstition.

C'est ainsi que les écoles spiritualistes actuelles sont plus ou moins teintées d'idolâtrie. Elles savent qu'il existe un univers invisible ; mais on veut le connaître immédiatement, on est avide d'en contempler les paysages, de converser avec ses habitants. De cette hâte vient le succès du spiritisme, du somnambulisme, de la magie ; on ne cherche pas où conduit le chemin où on se jette ; on suit ses impulsions ; rien d'étonnant dès lors si l'on tombe dans des pièges ou si, en maniant sans préparation suffisante des forces inconnues, l'on s'attire de douloureuses réactions.

*
* *

N'existe-t-il alors aucun moyen certain de connaître ?

Voici la réponse du Christ : « Si quelqu'un veut faire la volonté de Dieu, il connaîtra... » Quiconque est fidèle à la part de vérité qui lui a été départie est conduit de proche en proche à une vérité plus étendue et plus complète ; quiconque a la bonne volonté d'être sincère vis-à-vis de soi-même et de ne pas transiger avec la prescription intérieure de sa conscience parvient à la connaissance, c'est-à-dire non pas à une simple notion abstraite et froide, mais à cette certitude vivante et vibrante qui se nourrit et se développe au contact de l'expérience. La sincérité et la fidélité conduisent naturellement à la vérité ; il y a un lien organique entre les diverses parties de la vérité totale ; celui qui en possède quelques fragments, s'il est sincèrement fidèle à ce qu'il sait et à ce qu'il a, sera amené aux parties de la vérité qu'il ne connaît pas encore. Car « à celui qui a il sera donné et il aura davantage » et, depuis la

première lueur jusqu'à la splendeur dernière, le Ciel ne cessera de guider le cœur sans fraude.

Et, par ainsi, ce n'est pas seulement la vérité métaphysique ou religieuse qui devient accessible, c'est toute espèce de connaissance.

Un Ami de Dieu avait besoin d'un remède que possédait un rebouteur et il alla lui en demander la formule. Celui-ci exigea une somme si élevée que son interlocuteur s'en retourna tout attristé ; rentré chez lui, il aperçut toute la recette écrite sur le mur de sa chambre. « Donc, conclut-il en racontant cette anecdote à l'un de ses familiers, il est toujours inutile de s'inquiéter. »

Mais le Ciel ne se contente pas de donner à Ses serviteurs les notions qui leur sont nécessaires ; il n'est pas de manifestation de l'invisible qui ne s'accomplisse spontanément en leur faveur.

Un jour, à la *Providence* d'Ars, la provision de pain était épuisée et il ne restait presque plus de farine. Il n'y avait pas de boulanger dans le village et près de quatre-vingts orphelines attendaient leur nourriture. Jean-Baptiste Vianney dit simplement à celle qui était chargée de faire le pain : Mettez votre levain dans le peu que vous avez de farine, fermez votre pétrin et demain faites comme si de rien était. « Je ne sais comment cela se fit, raconta cette bonne fille, toujours est-il que le lendemain, à mesure que je pétrissais, la pâte montait sous mes doigts, *je n'abondais pas à y mettre de l'eau*, plus j'en mettais, plus elle gonflait et s'épaississait, tant et si bien que le pétrin se trouva, en un moment, comble jusqu'aux bords. On fit, comme à l'ordinaire, une fournée de dix gros pains de vingt à vingt-deux livres chacun. » Le Curé d'Ars était presque toujours dans l'impossibilité de faire face aux échéances de ses créanciers ; cependant, raconte l'abbé Monnin qui fut un de ses collaborateurs, l'argent arrivait toujours d'une manière inattendue à l'heure où l'urgence se déclarait, et le saint prêtre trouvait dans son petit trésor des sommes importantes qu'il était sûr de n'y avoir pas mises.

Plus récemment, George Muller, le grand philanthrope protestant, fondateur des orphelinats de Bristol, vit des miracles tout semblables en réponse à ses prières et on pourrait multiplier les exemples.

C'est que les savants et les adeptes ne peuvent apercevoir que les ombres des réalités, tandis que l'Enfant de Dieu voit le Réel. Vivant dans la Vérité, la Vérité vient

à lui, toute la vérité et toutes les vérités ; étant en communication avec le centre du monde où réside le Verbe, il voit les créatures, depuis les plus matérielles jusqu'aux plus abstraites, dans leur substantialité. Il n'a besoin ni de livres ni de méditations ni d'entraînements ; il possède la connaissance intellectuelle et en même temps le pouvoir psychique correspondant ; rien ne lui est caché, ni le destin d'un atome ni l'énigme d'une science ni la vie transcendante des puissances universelles ; il connaît tout, il peut tout, car il vit en Dieu.

Tel est le but que le Christ propose à l'homme. Une seule voie y mène directement : « Celui qui aime son prochain comme soi-même sait tout. » L'amour est le moyen suréminent de la connaissance, car seul il réalise l'union de l'homme avec Dieu. Or, Dieu est à la fois l'absolu de l'Amour et l'absolu du Savoir ; l'être qui est uni à Dieu sait tout et peut tout. Assurément une telle connaissance est progressive et ne va pas sans travail ; mais ne faut-il pas au peintre de longues études pour percevoir l'élégance d'une ligne ou la richesse d'un coloris ? En purifiant constamment notre interne par l'obéissance à la Loi d'Amour, nos perceptions grandissent, le champ de notre conscience s'élargit, nos organes spirituels s'affinent ; notre cœur perçoit toujours plus distincte la voix du Christ, son Maître et son Dieu. Et, au terme de cette évolution, la créature est rendue capable de supporter la présence de cet Esprit qui « sonde les profondeurs mêmes de Dieu ».

Émile BESSON.

Paru dans le *Bulletin des Amitiés Spirituelles* en novembre 1921.